

MAISTRE SAEPE NOSTER

C'est en 1986 que j'ai suggéré à Henri de Maistre d'écrire la biographie de son célèbre (et cependant méconnu) aïeul. Ayant déjà souffert en 1967 du nauséabond jubilé de la Révolution russe, je pressentais l'enthousiasme sans-culotte qu'allait susciter le bicentenaire de 1989, et un tel livre me semblait pouvoir constituer un sérieux contre-poids. En outre, Henri de Maistre, disposant des archives de sa famille, était plus que quiconque apte à tracer le portrait inédit d'un auteur si souvent caricaturé, auquel des disciples excessifs ont fait autant de tort que ses pires détracteurs.

Ce livre j'ai de la joie à en écrire la préface, car elle me permet de dire l'admiration que - depuis ce jour de ma dix-neuvième année où j'ai découvert *Considérations sur la France* - je témoigne à un écrivain qui fortifie ce qu'il y a de meilleur en moi: je ne lis jamais Joseph de Maistre sans éprouver le désir impérieux d'une vie plus chaste, plus réglée, plus studieuse; la nostalgie d'une vertu qu'il aura sa vie durant possédée au suprême degré: l'intégrité physique et morale, la *sophrosiné*.

On sait le mot de Tertullien: *Seneca saepe noster*, « Sénèque est souvent des nôtres ». Je pourrais écrire semblablement: Maistre *saepe noster*. Oui, souvent, mais pas toujours. Ainsi, je n'aime pas qu'il déchire ceux que j'aime. Lorsqu'il traite Epicure et Lucrèce de « corrupteurs de l'Europe », je bondis; et je bondis derechef quand, d'une phrase dédaigneuse, il expédie Pascal et les autres Messieurs de Port-Royal dans les ténèbres extérieures: « De ces docteurs rebelles, tout me déplaît, et même ce qu'ils ont écrit de bon. »

Ses invectives contre « l'énergumène Diderot », contre le sensualisme de Marie du Deffand, contre Rousseau, « l'homme du monde peut-être qui s'est le plus trompé », contre le système « avilissant et funeste » de Locke, me font hausser les épaules, et lorsqu'il accuse Voltaire, « empoisonneur au front abject que la pudeur ne colora jamais », de pervertir les femmes et les jeunes gens, je déplore qu'aucun de ses amis russes ne lui ait enseigné les bienfaits thérapeutiques des douches froides: quelques brasses dans les eaux glacées de la Néva eussent été propices à la complexion du bouillant frère maçon *Josephus a Floribus*.

Ah! la Russie! Henri de Maistre nous apprend que son ancêtre l'aimait tant qu'il avait songé à prendre la nationalité russe. Nous avons d'ailleurs lu cette phrase des *Soirées de Saint-Pétersbourg*: « Jusqu'à mon dernier soupir, je ne cesserai de me rappeler la Russie et de faire des vœux pour elle. » A l'instar des slavophiles, Maistre déplore que Pierre le Grand ait supprimé le Patriarcat, qui était le garant de l'indépendance spirituelle de l'Église, et l'ait remplacé par un Saint-Synode que préside un haut fonctionnaire laïc. Maistre comprend que cet assujettissement de la hiérarchie sacerdotale au pouvoir politique est

pour la Russie une catastrophe. Qu'il s'agisse du schisme anglican d'Henri VIII, du gallicanisme de Louis XIV, de la Réforme des princes allemands, du joséphisme autrichien ou du système synodal de Pierre Ier, l'utilisation par l'Etat de la religion à des fins temporelles est selon Maistre le pire malheur qui puisse arriver aux chrétiens. La frénésie antéchristique des révolutionnaires de 1917 allait, un siècle plus tard, lui donner tragiquement raison. Les outrances polémiques de Joseph de Maistre dans *Du Pape* s'expliquent par cette passion de la liberté spirituelle, et non par le goût malsain de l'autorité que lui prêtent ses zoïles.

En pleine tourmente jacobine, exilé à Venise, Maistre, s'initiant à la liturgie de saint Jean Chrysostome en la paroisse orthodoxe Saint-Georges-des-Grecs qu'il fréquente assidûment, discerne que le christianisme est une mystagogie où l'on dévoile, comme il l'écrira plus tard, *une véritable magie divine*: « Nous qui mystiquement représentons les chérubins et qui, en l'honneur de la vivifiante Trinité, chantons l'hymne trois fois sainte... » Ce fils loyal de l'Église romaine n'est pas un bigot sectaire; c'est un esprit libre, un poète qui, dès 1797 (soit quatre ans avant *Le Génie du christianisme* de Chateaubriand), dans *Considérations sur la France*, appelle de ses vœux un christianisme « rajeuni de quelque manière extraordinaire », une religion johannique « qui change l'homme, l'exalte en le rendant susceptible d'un plus haut degré de vertu, de civilisation et de science ». Son affiliation à la franc-maçonnerie, son admiration pour les géniales hérésies d'Origène, « sublime théologien », l'intérêt qu'il porte à des théosophes tels que Jacob Boehme et Claude de Saint-Martin, témoignent d'abondance de sa curiosité intellectuelle, de sa liberté de jugement, de son audace métaphysique.

Dans *Les Soirées de Saint-Pétersbourg*, Maistre met avec force l'accent sur le patrimoine commun des catholiques et des orthodoxes, sur l'Église indivise des dix premiers siècles. « Le symbole des apôtres n'a-t-il pas été écrit en grec avant de l'être en latin? » déclare le comte, porte-parole du catholicisme romain, au sénateur, représentant de l'orthodoxie. Et il ajoute: « Les symboles grecs de Nicée et de Constantinople, et celui de saint Athanase ne contiennent-ils pas ma foi? Je suis de la religion de saint Ignace, de saint Justin, de saint Athanase, de saint Grégoire de Nysse, de saint Cyrille, de saint Basile, de saint Grégoire de Nazianze, de saint Epiphane, de tous les saints, en un mot, qui sont sur vos autels et dont vous portez les noms, et nommément de saint Jean Chrysostome dont vous avez retenu la liturgie. J'admets tout ce que ces grands et saints personnages ont admis ; je rejette tout ce qu'ils ont rejeté; je reçois de plus comme Evangile tous les conciles œcuméniques convoqués dans la Grèce d'Asie ou dans la Grèce d'Europe. Je vous demande s'il est possible d'être plus Grec? » Non, cher *Josephus a Floribus*, ce n'est pas possible, et nous autres,

orthodoxes, nous aimerions que les catholiques romains parlissent aujourd'hui un aussi ferme langage.

Dans le *Mémoire* que vous avez adressé au duc de Brunswick, Grand Maître de la Stricte Observance Templière, vous déplorez la division des chrétiens, « honte de l'Europe et de l'esprit humain ». Plus d'un siècle et demi après votre mort, l'union de ceux qui confessent le Christ ressuscité est toujours un rêve, une chimère. Ce n'est assurément pas votre faute, vous, l'œcuméniste fervent qui, dans *Les Soirées*, prêchez à l'orateur orthodoxe cette parfaite description du sacrement de l'eucharistie: «Ace banquet, tous les hommes deviennent UN en se rassasiant d'une nourriture qui est toute en tous. Les anciens pères, pour rendre sensible jusqu'à un certain point cette transformation dans l'unité, tirent volontiers leurs comparaisons de *l'épi* et de la *grappe*, qui sont les matériaux du mystère. Car tout ainsi que plusieurs grains de blé ou de raisin ne font qu'un pain ou qu'une boisson, de même ce pain et ce vin mystiques qui nous sont présentés à la table sainte brisent le MOI, et nous absorbent dans leur inconcevable unité.»

Saint Barthélémy, priez pour nous, c'est, il faut bien le dire, aux protestants que Joseph de Maistre réserve ses flèches les plus acérées. Il les soupçonne de ne croire ni à la Trinité, ni à la présence réelle, ni à la divinité du Christ. Dans *Les Soirées*, le comte (catholique) parle de «l'action délétère» de la Réforme; une Réforme dont le sénateur (orthodoxe) donne cette définition savoureuse (davantage encore en 1990 qu'en 1821): «C'est le mahométisme européen.»

Maistre est une âme religieuse; ce n'est pas un esprit dogmatique, et ne voir en lui qu'un libelliste ultramontain, qu'« un chevalier de la Rome papale» (Sainte-Beuve) est le signe d'une absolue myopie. Maistre est si peu prisonnier de la doctrine officielle de l'Eglise qu'il n'hésite pas à encourir l'accusation d'être un gnostique en ne perdant pas une occasion de célébrer les correspondances (au sens que son disciple Baudelaire donnera à ce terme) qui existent entre le christianisme et les religions païennes qui l'ont précédé: certes, les prophètes de l'Ancien Testament annoncent le Christ, mais Osiris et Dionysos ne le préfigurent pas moins. Ce syncrétisme pagano-chrétien est chez Joseph de Maistre un des traits qui m'enchantent, mais, croyez-moi, c'est très loin de ce qu'on apprend à la Catho ou à Saint-Serge. Comme Origène, saint Augustin, Pascal, Kierkegaard, Dostoïevski, Berdiaeff, comme tous les grands écrivains d'inspiration chrétienne, Maistre sent diablement le soufre, et c'est le soufre, non l'encens, qui chez lui charme ses lecteurs; qui, d'aventure, les convertit.

Audace spirituelle, ai-je dit. Je puis avec autant de raison ajouter: intrépidité politique. Maistre a toujours eu horreur du despotisme sarde, de l'absolutisme royal et de son étouffante bureaucratie. A la cour de Victor-Amédée, il passe pour un dangereux libéral. *Il Francese*, tel est son surnom. Cependant, lorsque les armées de la Convention occupent la Savoie et que la plupart de ses compatriotes retournent leur veste, *Josephus a Floribus*, lui, reste fidèle à son roi, par respect du serment qu'il lui a prêté, par dandysme, par fatalisme, par goût de la catastrophe, par amour des causes perdues. Alors il connaît l'exil, les perquisitions, la clandestinité, la misère, les insultes des malins qui, eux, sont toujours du côté du manche. Les pages où Henri de Maistre montre cet homme quitter sa patrie, sa famille, son confort de notable, et partir à l'aventure, tel Abraham vers la terre promise, sont parmi les plus émouvantes de son livre ; elles nous disent combien nous avons raison d'admirer Maistre, et de l'aimer.

Son malheur le blesse, mais ne l'aigrit pas. Il n'a aucune indulgence pour la Révolution, « cette boucherie unique dans l'Histoire»; il est lucide en ce qui touche les conséquences du naufrage: « Chaque goutte de sang de Louis XVI en coûtera des torrents à la France; quatre millions de Français, peut-être, payeront de leurs têtes le grand crime national d'une insurrection antireligieuse et antisociale, couronnée par un régicide» (*Considérations*, chap. 2). Néanmoins, supérieur à l'adversité, il reste impartial. Il se réjouit des victoires de la République et juge sévèrement la coalition des princes qui, sous le prétexte de venger Louis XVI, prétend porter atteinte à l'intégrité du territoire français. Il n'aime pas le nationalisme jacobin, mais il a plus horreur encore de l'impérialisme autrichien et de la politique coloniale anglaise, bref de ceux qu'il appelle « les brigands européens».

En 1804, le sacre de Napoléon, qui navre ses amis royalistes, emplit Maistre de joie. En effet, il assigne à Bonaparte (qui le fascine comme, à la même époque, il fascine Goethe et Byron) la tâche de ranimer la flamme monarchiste en France. Si les Bourbons sont «usés» (c'est l'adjectif qu'il utilise dans une lettre inédite citée par Henri de Maistre), « il est bon qu'une nouvelle race commence une succession légitime». La monarchie doit se régénérer ou disparaître. « Il faut que les princes se défassent d'abord de deux chimères également folles: celle de démembrer la France et celle de rétablir l'Ancien Régime.» Plus tard, en Russie, il conseillera au tzar Alexandre Ier de se méfier des Autrichiens, des Anglais, et de tenir pour un décret divin les succès de Napoléon.

Maistre est le contraire du passéiste frileux et furieux que décrivent ceux qui médisent de lui sans l'avoir lu. Certes, il n'a pas la foi naïve dans le «progrès» qu'auront tant d'hommes du XIXe siècle. Il est d'une implacable clairvoyance, et donc d'un pessimisme d'airain. Il sait que rien n'est jamais acquis, et que chaque génération doit rouler le rocher de Sisyphe: « Ce fleuve qu'on ne passe qu'une

fois; ce tonneau des Danaïdes, toujours rempli et toujours vide; ce foie de Titye, toujours renaissant sous le bec du vautour qui le dévore toujours... > Mais parce que Joseph de Maistre est chrétien, il croit à l'action créatrice du Saint-Esprit. Aux pires moments de la Terreur, il lit *l'Apocalypse*, et il souligne cette phrase, la seule: que le visionnaire de Patmos fasse prononcer par « Celui qui siège sur le trône »: « Voici, je fais toutes choses nouvelles. » Maistre est à la fois inquiet et confiant, écorché vif et serein. Oui, le mal nous accable, mais nous ne devons pas nous en plaindre, car il n'est que la manifestation de notre humaine liberté. Les Pères de l'Eglise enseignent que le mal est une absence, une donnée *anousios*, sans essence propre; que c'est le péché qui « nomme » le mal, selon l'étonnante formule de Diadoque de Photicé. Dans *Considérations sur la France*, Maistre fait sienne cette doctrine et s'exclame, magnifiquement: « Le mal n'a rien de commun avec l'existence; il ne peut créer, puisque sa force est purement négative: le mal est le schisme de l'être; il n'est pas vrai. »

De Sainte-Beuve à Cioran, ses commentateurs insistent volontiers sur les bourdes de *Josephus a Floribus*. Soit, mais pour ce qui me regarde, je suis infiniment plus sensible à la justesse prophétique de son œuvre. Sous Louis-Philippe, Lamartine pouvait sourire des vaticinations de Maistre, mais nous, hommes de la fin du XXe siècle, nous n'en sourions pas. Dans *Les Démons*, Dostoïevski a prédit la termitière marxiste-léniniste, et dans *Les Frères Karamazov*, l'universel rayonnement du pape de Rome. C'est assurément génial, mais n'oublions pas que, soixante ans avant le Russe, notre Savoyard les avait prédits, lui aussi.

Au troisième chapitre des *Considérations*, Maistre a des pages sur la fécondité des temps troublés (les proscriptions préparant le siècle d'Auguste, la Fronde celui de Louis XIV) dont Nietzsche se souviendra quand il écrira *La Généalogie de la morale*. La propre vie de Maistre en est la meilleure illustration. Respectable magistrat dans la bonne ville de Chambéry, Maistre est dévoré par les devoirs de sa charge. Il lit, accumule les notes, mais ne peut se consacrer à l'œuvre qui bouillonne (il se compare à la machine de Papin!) dans son cœur et son crâne. Plus tard, en Russie, évoquant cette époque, il écrira à son frère Nicolas: « Alors, je souffrais beaucoup; j'avais la tête chargée, fatiguée, *aplatie* par l'énorme poids du *rien*. » La Révolution l'allégera, l'exil lui donnera des loisirs, les souffrances le durciront, insufflant à son style cette pugnacité qui manque à ses écrits de jeunesse. Maistre a toujours été un lettré, mais ce sont les tribulations de la guerre civile qui en feront un écrivain.

J'adore la manière dont Maistre va droit à l'essentiel: la théologie, la diététique (ah! cet éloge du jeûne et de la tempérance par lequel il ouvre, impertinemment, *Les Soirées de Saint-Pétersbourg!*), la défense de la langue française. Touchant ce dernier point, Maistre est plus que jamais actuel, nécessaire. « Toute dégradation individuelle ou nationale est sur-le-champ

annoncée par une dégradation rigoureusement proportionnelle dans le langage », observe-t-il. Une nuit d'insomnie, allumez le poste, écoutez l'infralangage pour demeurés mentaux, le gélatineux *basic french* que baragouinent les animateurs des radios dites libres, songez à cette maistrienne remarque et l'avenir de la France vous apparaîtra fort sombre.

Ses avertissements ont d'autant plus de poids que Maistre, français par la langue, italien par le passeport et russe par le cœur, ne peut être taxé de nationalisme étriqué. «Le génie de chaque langue, note-t-il dans *Les Soirées*, se meut comme un animal pour trouver de tout côté ce qui lui convient. Dans la nôtre, par exemple, *maison* est celtique, *palais* est latin, *basilique* est grec, *honnir* est teutonique, *rabot* est slave, *almanach* est arabe, et *sopha* est hébreu.» Henri de Maistre écrit que son aïeul est «cosmopolite par la force des choses et la nécessité de son esprit». Bravo! voilà qui est joliment dit! Catholique et métèque toujours, l'auteur de *Du Pape* est le plus européen des grands écrivains français.

Gabriel Matzneff